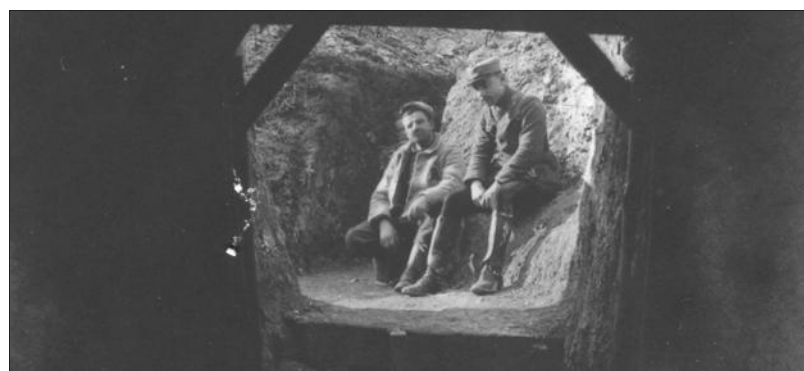




■ Un exemple de lance-torpilles aériennes. Photo Charles CROZAT



■ Dans les boyaux du Pas-de-Calais, plus précisément au Rutoire. Photo C. CROZAT

GIVORS HISTOIRE

Charles Crozat, la vie de médecin poilu

Avant de devenir premier adjoint à la mairie de Givors, Charles Crozat a œuvré lors de la Première Guerre mondiale en tant que médecin de régiment. Il raconte son quotidien dans un journal de guerre, paru le mois dernier.

Son témoignage était suffisamment rare pour finir sur papier broché. Et, de ce fait, passer à la postérité. Mis au jour par ses fils et publié début octobre par les éditions Transhumances ⁽¹⁾, le journal de guerre de Charles Crozat dépeint le quotidien d'un médecin dans l'enfer de 1914-1918.

À peine son service militaire achevé sur les hauteurs du Fort de l'Olive (Hautes-Alpes) que le jeune docteur est mobilisé pour prêter main-forte à l'armée française lorsque la guerre est déclarée. « Il n'est pas en première ligne, mais pas loin. Il n'est pas non plus dans l'un de ces hôpitaux de campagne où se concentrent les horreurs de la guerre », explique l'éditeur, René Siestrunck, dans la préface de l'ouvrage. Charles Crozat est donc quelque peu épargné, et ne s'occupe que de son régiment, ou quelquefois des civils qu'il croise sur sa route.

“ Les explosions sont tellement intenses, qu'il semble chaque fois que la terre tremble et que l'on reçoive un coup dans la poitrine ”

Charles Crozat

Son récit démarre dans le Nord, la nuit du 1^{er} janvier 1915, durant laquelle les seules festivités furent « la volée d'obus » offerte à minuit pétant par les Allemands, dont l'« un éclaté dans le jardin même de la maison » où il couchait. L'aide-major, originaire de la Drôme, semble déjà à ses aises. En charge de la popote – il organise les repas des officiers et des sous-officiers –, le jeune praticien ne se plaint pas du sort que la vie lui a réservé. Il prend même plaisir à se rendre utile. Son insouciance, mêlée à un optimiste naturel, prend souvent le pas sur les atrocités



■ À l'aide de son appareil photo, Charles Crozat profitait de ses moments de répit pour immortaliser la vie dans les tranchées. Photo Charles CROZAT

Qui était Charles Crozat ?

Né dans la Loire en 1888 à Bourg-Argental, Charles Crozat effectue son service militaire sur les hauteurs de Briançon, de 1910 à 1912. Il est mobilisé le 2 août 1914 au 4^e régiment du génie, 8/13^e compagnie, au titre de médecin aide-major de 2^e classe.

Après la guerre, il s'installe comme médecin à Givors en 1919. Il y fonde une famille de sept enfants. Il est ensuite très impliqué dans la vie politique et associative de la commune, au point de remplir plusieurs mandats de conseiller général et de devenir premier adjoint à la mairie. Il préside également plusieurs associations, comme l'Union mutuelle des anciens combattants, afin de faire reconnaître les droits de ses camarades de combat. Il décède en 1952 à l'âge de 63 ans.



■ Photo DR

quotidiennes qu'il est contraint de s'occuper. « Nous sommes loin de notre famille, de tout ce que nous aimons, mais nous avons au moins l'espoir », écrit-il. Lorsqu'il n'est pas appelé à proximité du front, le généraliste occupe ses journées entre balades dans les villages détruits, parties de cartes et soirées arrosées de champagne. La guerre ne semble alors qu'un lointain souvenir. Elle n'est pourtant qu'à quelques encablures. Les innombrables pluies d'obus sont là pour le lui rappeler. « Les explosions sont tellement intenses, qu'il semble chaque fois que la terre tremble et que l'on reçoive un coup dans la poitrine. Quant au bruit, il semble que ce soit la personnification de l'anéantissement, tellement on a l'impression qu'après un éclat et un craquement pareil, tout a dû s'effondrer et disparaître », décrit-il, un jour où les bombardements se font plus violents.

Mais lorsqu'il parvient à y échapper, ce spectacle macabre a aussi la faculté de le fasciner. « C'est une vraie féerie de voir cela de cette hauteur d'où l'on domine la plaine d'Alsace », remarque-t-il un soir d'avril 1917, lorsqu'il est transféré dans l'est du pays. Il n'est d'ailleurs pas rare que le poilu immortalise ces instants par l'intermédiaire d'un appareil photo acquis au cours du conflit. De simple médecin, il se mue alors en redoutable reporter de guerre.

Au fil des lignes qui se succèdent dans ses mémoires, un sentiment interpelle toutefois la lecture : ses interventions médicales se font rares, et surtout dépourvues de détails. « Il y a quelques trous dans le journal, reconnaît René Siestrunck. Certainement que ses gestes les plus héroïques se sont déroulés les jours durant lesquels il n'a rien écrit. » Ce manque est justement expliqué par l'intermédiaire de réflexions humanistes sur une guerre qui n'est, à la base, ni la sienne, ni celle de ses compagnons d'infortune. « En ces temps, il est meilleur de diriger ses pensées et son imagination ailleurs que sur les déplorables événements qui pensent être à l'avantage de l'une ou l'autre des nationalités, mais sont toujours au désavantage de l'humanité. De combien de larmes de femmes ou de mères se payent les succès comme les échecs ? »

Gautier Stangret

(1) 12 €, 120 pages, à commander sur www.transhumances.com